

OSCHTA (EST)

Juillet 1943

1

Le ciel était d'un bleu sombre essaimé d'ocre, épaissi par de lourds nuages. Aucun bruit de métal ou d'explosion ne trahissait la proximité du front : la nuit était calme, mais les trombes d'eau qui noyaient la terre battue obligeaient les hommes à hurler pour se faire entendre. La pluie battait sur les casques, ruisselait le long des nuques, glissait sur les parkas ; pendant deux jours et deux nuits, sans interruption, elle avait tenu compagnie aux soldats. Après la rudesse de l'hiver, elle imprégnait l'atmosphère d'une chaleur moite, suffocante, et transformait le sol en un épais marécage.

– Putain, le bon Dieu avait la vessie pleine !

– Ça doit être la prostate... Il est pas tout jeune, le bonhomme !

– Poussez, au lieu de dire des conneries.

Les camions ne cessaient de s'embourber. Dégoulinant d'eau et de boue, les grenadiers s'efforçaient de les dégager, pour les voir s'enfoncer quelques mètres plus loin. Les engins chenillés n'avaient guère plus de succès et s'arrêtaient fréquemment. Hommes et matériel se perdaient dans un univers brun, gluant et humide.

– Quelle idée de nous faire bouger par un temps pareil. Cigarette, Schwarz ?

– C'est pas de refus. Repos, les gars.

La section du *Scharführer* Walter Schwarz fit halte autour d'un *Schützenpanzerwagen* de sa compagnie de Waffen SS garé sur le bas-côté.

– C'est pas possible, il fait tout le temps mauvais dans ce pays de merde. Un *Sauwetter* en remplace un autre.

– Qu'est-ce qu'il vaut mieux, à ton avis, Reinke, demanda Schwarz à son camarade sous-officier qui lui tendait une cigarette, le gel de cet hiver ou ce déluge ?

– Avec le gel, j'arrivais encore à allumer ma clope.

– Faux. Tes doigts étaient trop raides pour attraper le briquet.

– Le Führer nous prépare une action d'envergure, pas vrai, *Scharführer* ? demanda Batista, le préposé au fusil-mitrailleur.

– D'après ce que j'ai compris, oui, même s'il n'y a pas grand-chose qui filtre. On sera bientôt fixés.

– Tout le *SS-Panzerkorps* manœuvre en même temps, fit remarquer Reinke. Il est clair que l'objectif, c'est Koursk, non ? C'est la dernière saillie dans le front.

– On a beau dire, dit Schwarz, malgré la pluie, ça va nous faire du bien de casser un peu de rouge. On commençait à s'ennuyer, pas vrai ?

Les hommes répondirent par des cris enthousiastes.

*

À sa sortie du train, Stéphane Hentzel s'enquit de la date et de l'endroit où il se trouvait. Le mois de juin mourait sur la steppe et sa compagnie stationnait au sud de la ville russe d'Orel, entre Moscou et Koursk, à une vingtaine de kilomètres du front. De toute évidence, une grande offensive se préparait, pour laquelle on avait regroupé de nombreuses unités blindées autour de bataillons entiers de fantassins. À la vue de l'ampleur des moyens déployés, du périmètre grouillant de vert-de-gris, l'Alsacien eut un haut-le-cœur. Était-il dû à l'imminence de l'attaque ou à l'aversion qu'il éprouvait encore pour cette armée qu'il avait vue surgir

devant lui trois ans auparavant ? « Tu es parmi eux, à présent. Tu es l'un des leurs. Mouillé jusqu'au cou, dans ton régiment de *Panzergradiere*, avec le chevron de *Gefreiter* au bras. » Les hommes installèrent leur bivouac et commencèrent à attendre. Personne ne savait combien de temps on resterait là. La pluie laissa vite place à une chaleur sèche, épouvantable, qui craquela le sol aussi vite que l'eau l'avait transformé en bouillie marécageuse. L'herbe jaunissait en quelques jours. Les hommes étaient autorisés à faire du feu le soir, mais il fallait faire attention à ce que le champ tout entier ne flambe pas. Pendant ces journées, Stéphane eut l'impression de se trouver dans une sorte de purgatoire d'où l'on ressentait déjà la chaleur de l'enfer. Pour tromper son attente, il passait son temps à aller remplir sa gourde à la rivière la plus proche. Quelque chose d'énorme se préparait : chaque jour, de nouveaux convois débarquaient des soldats tous mieux armés les uns que les autres, et les engins blindés s'amassaient dans la plaine. Quand il n'était pas de corvée, Stéphane tentait de chercher, dans la ruche *feldgrau*, un camarade alsacien ou lorrain. Il repéra deux jeunes qui parlaient le dialecte à haute voix : des gars de Mulhouse, qui l'accueillirent avec enthousiasme.

- On est là depuis trois jours. Pas moyen de savoir ce qui se passe. Des rumeurs, c'est tout...
- Apparemment, on va attaquer au sud, à Koursk. Paraît que le groupe d'armées Sud s'est déjà mis en branle, ce serait une manœuvre d'encercllement.
- Ils ont mis les moyens ! Ça va péter. Au premier assaut, je me fais la malle.
- Et comment comptes-tu t'y prendre ? demanda Stéphane.
- J'ai gardé ma carte d'identité française. Paraît que les officiers russes sont au courant. Il suffit d'enlever sa vareuse et de crier « franzous ».
- T'es bien optimiste, dit l'autre. J'ai peur qu'on se fasse trouer la peau avant de pouvoir crier quoi que ce soit. J'ai entendu parler du traitement qu'ils réservent aux prisonniers, ça donne froid dans le dos. Mieux vaut encore mourir sous les bombes, ça épargne bien des souffrances.

Le soir, Stéphane retrouvait les gars de sa section. Liés par une instruction commune, à la dure, ils avaient sympathisé et prenaient plaisir à bavarder au coin du feu pour tromper la peur grandissante. L'un d'eux, un dénommé Kruspe, avait trouvé une balalaïka dans un village proche et faisait chanter ses camarades. Mais parfois, le vent portait le grondement du front et les voix se taisaient : bientôt la troupe serait là-bas, en première ligne, et les derniers restes d'un répit heureux – le crépitement du feu, la mélodie de la guitare, les rires – disparaîtraient sous une pluie de fer et d'acier.

L'attente ne dura en tout et pour tout que trois jours, mais même après les semaines passées dans le wagon à bestiaux, Stéphane la trouva d'une longueur insoutenable. Un matin, à l'aube, il fut embarqué sur un SPW avec cent vingt cartouches et quatre grenades et, de par son grade, on lui confia la charge d'un fusil-mitrailleur MG42. Ordre lui fut donné de tirer sur tout ce qui bouge. Il n'avait même pas eu le temps de dire adieu à ses camarades mulhousiens.

*

« Soldats, votre Führer vous parle et voici ce qu'il a à vous dire :

J'ai décidé d'entreprendre cette année l'opération offensive Zitadelle dès que les conditions atmosphériques le permettront. Cette offensive revêt une importance décisive. Elle doit être rapidement conclue de façon fracassante. Elle doit nous mener à la victoire pour l'été de cette année. En conséquence, tous les préparatifs doivent être menés avec le plus grand soin et toute l'énergie possible. Les meilleures armées, les meilleurs chefs, de grandes quantités de munitions, doivent être placés aux endroits décisifs.

Le but de cette offensive est d'encercler les forces ennemies déployées dans la région de Koursk par des poussées incisives, coordonnées, exécutées sans esprit de repli et conduites rapidement par deux armées, l'une débouchant de la région de Bielgorod et l'autre du sud d'Orel, et de les annihiler par une attaque concentrique.

Les forces assaillantes devront foncer rapidement et simultanément de tous côtés vers l'intérieur de la poche, de manière à ce que l'ennemi ne connaisse aucun répit et que sa destruction soit rapide. »

*

Les véhicules déplaçaient des nuages de poussière qui noyaient l'atmosphère dans un brouillard ocre. Ils s'entassaient par colonnes sur le bas-côté, au sud de la ligne de chemin de fer entre Bielgorod et Tomarovka. Des fantassins de la Wehrmacht montés sur des camions, des engins chenillés ou à pied avançaient vers le front ; ils regardaient de façon curieuse les blindés de la Waffen SS, division *Das Reich*, camouflés sous d'imposants feuillages, avec leurs symboles runiques qu'ils ne connaissaient pas peints sur les carrosseries. Walter Schwarz s'amusait presque du regard terrifié des jeunes recrues de l'armée, qui contrastait avec la sérénité de ses camarades SS. Reinke avait déniché un appareil photo et il prenait des clichés de la troupe, des blindés, de la route de terre battue. Les grenadiers étaient suffisamment près du front, à présent, pour entendre son ronronnement familier. Ils avaient été mis au jus des événements par leur chef de compagnie, l'*Obersturmführer* Grimm : l'opération serait déclenchée deux jours plus tard, le cinq avant l'aube, et tous avaient hâte d'y être.

– Courrier pour vous, *Scharführer*.

Le vaguemestre tendit à Walter un colis sur lequel il reconnut avec plaisir l'écriture de Regina, son épouse. Il en tira un tricot, quelques vivres et un cliché de son fils, comme il le lui avait demandé dans sa dernière lettre.

– Un paquet de l'Alsace ? demanda Reinke.

– De Freiburg, rectifia Walter. J'ai déménagé Regina et le petit à ma dernière permission : les Strasbourgeois n'arrêtaient pas de s'en prendre à elle.

– Les idiots, ricana Reinke, ils n'ont rien compris. Quel âge a-t-il, maintenant ?

– Un an et quelques mois... Elle me dit qu'il marche et qu'il commence à parler.

– Et cette petite *Mädchen* que tu avais rencontrée à Berlin l'an dernier, qu'est-ce qu'elle devient ?

– J'en sais rien. File-moi une clope, s'il te plaît.

*

La route avait été calme en définitive ; Stéphane fut soulagé de ne pas avoir eu à faire usage du fusil-mitrailleur. Il fut débarqué avec sa section avant leur arrivée à destination et les grenadiers furent contraints de gagner leurs positions à pied. Le grondement du front s'amplifiait à présent, bien que Stéphane doutât qu'il soit d'une très grande intensité : les manœuvres d'envergure n'avaient pas encore été déclenchées ; il ne s'agissait là que d'une répétition générale. Les premières lignes étaient baignées dans l'obscurité quand sa compagnie arriva à destination ; on les dirigea dans un boyau étroit où leur fut lu un ordre de mission : l'offensive, la grande offensive pour briser la saillie de Kursk, était prévue pour la nuit suivante.

Stéphane inspira profondément et ferma les yeux. Il souhaitait *ressentir*. La chaleur moite qui collait à sa peau, la légère odeur de poudre, le grondement des blindés qui arrivaient au point de rendez-vous les uns après les autres, le battement de son cœur qui attestait du fait qu'il était vivant. La tranchée était empreinte du silence de ceux qui prennent brutalement conscience de leur finitude. La poussière soulevée par le mouvement des blindés épaississait le ciel d'un voile opaque qui camouflait la lune et les étoiles. Les hommes ne pouvaient même pas calmer leurs nerfs sur une cigarette, dont le rougeoiement risquerait d'attirer l'œil de l'ennemi. Au cours de cette nuit et du matin qui suivit, Stéphane se sentit comme un condamné qui vit son dernier jour sur Terre.

Il était seul ici, loin de sa famille réfugiée dans le sud-ouest de la France, ses parents dans le Tarn, des oncles et des tantes en Haute-Vienne. Régine était quelque part en Allemagne.

Depuis l'annexion, il n'avait eu aucune nouvelle de ses amis d'avant guerre, tout juste savait-il que son copain Hansi Lorenz était prisonnier dans un stalag en Allemagne : selon son père, on lui avait donné le choix entre une liberté dans l'Alsace allemande et la captivité. Stéphane n'avait pas eu cette chance : on l'avait libéré, un point c'est tout. Et demain, après-demain, dans quelques jours peut-être, il allait mourir dans cette plaine russe, son corps se perdrait au milieu de tant d'autres, fertilisant la terre où plus tard on planterait des grains de blé. S'il craignait la mort, s'éteindre loin des siens l'accablait plus encore. Autour de lui, les gars devaient ruminer les mêmes pensées : personne ne parlait. Kruspe tenait une grenade à bout de bras, qui pendait mollement de sa main. Un des plus jeunes, Rohmer – il ne devait pas avoir plus de dix-sept ans –, marmonnait des prières les yeux clos. Le préposé au fusil-mitrailleur, Albrecht, astiquait son arme en sifflotant, mais ses lèvres tremblaient. Vers le milieu de la journée, les grenadiers reçurent des ordres : leur unité resterait en réserve tout le lendemain. Un répit leur était accordé, qu'ils fêtèrent aussitôt : Kruspe demanda à Rohmer de dégoter une bouteille. Mais avant que le jeune ne revienne, une nouvelle affectation leur parvint ; ils longèrent alors le boyau jusqu'à une bifurcation qui les ramena vers l'arrière.

Dans sa progression, Stéphane observait la rangée de soldats avachis le long de la tranchée, le visage barbouillé de terre collée par la sueur, les yeux grands ouverts brillants de fatigue : des morts en sursis. Les casques étaient, qui sur les têtes, jugulaire pendante, qui posés sur les genoux, les fusils toujours à proximité. Un garçon soufflait dans un harmonica le *Hans im Schnockeloch*, ce vieil hymne de l'Alsace. Stéphane reconnut alors ses yeux bleus, ronds, et ses lèvres charnues : c'était Heino, le frère de Régine, qu'il n'avait pas revu depuis sa mobilisation quelques mois plus tôt. Heino, bien vivant, quoique très amaigri – ses joues, autrefois pleines, s'étaient creusées, et son air bonhomme avait disparu.

– Stéphane ! s'écria-t-il en levant les yeux.

– Heino, vieille branche, je suis heureux de te voir vivant !

– Peut-être pas pour longtemps. Tu sais ce qui se prépare... Stéphane, j'étais désolé pour toi quand papa m'a appris que tu avais été mobilisé en fin de compte. Paraît qu'ils t'ont envoyé à Schirmeck. Maman était très inquiète pour toi.

– Au final, Schirmeck n'était pas si mal : on avait une chance d'en réchapper.

– Dis pas ça, tu me fous la trouille...

– Et toi ? Et ton frère ? Tu as des nouvelles ?

– Thielo a été évacué il n'y a pas longtemps pour une blessure sans gravité. Il était dans le secteur sud, lui. Il a vraiment eu de la chance, il n'aura pas à vivre ça... Moi, ça va. Jusqu'ici, j'étais au calme. Mais là, ça va changer. Toi aussi, tu as un répit demain ? Tu allais vers l'arrière.

– Oui. On restera ensemble.

*

Nuit d'été moite, enveloppante. Calme irréel annonciateur de la tempête : les mouvements de troupes et de véhicules avaient cessé depuis plusieurs heures. Une douche chaude s'abattait sur les tranchées et le no man's land se muait de nouveau en une mare boueuse. Cartouchières et grenades avaient été distribuées aux hommes, un ordre du jour lu dans une pénombre crépusculaire. L'opération *Zitadelle* serait déterminante dans l'issue du conflit à l'Est. Il n'y aurait pas de second Stalingrad. Le Führer, l'Allemagne et l'ensemble du peuple allemand attendaient le meilleur de leurs troupes. Ces mots avaient galvanisé les SS, mis en alerte : pour eux, le feu débiterait à trois heures.

Mouvements infimes dans les ténèbres du no man's land. Walter Schwarz se redressa et regarda sa montre : deux heures et quart. La pluie couvrait tout bruissement de pas. Les avant-postes ennemis n'étaient qu'à quelques centaines de mètres : la brise portait vers la tranchée allemande des odeurs d'herbe humide, la puanteur des vêtements mouillés et l'aigreur du mauvais tabac russe.

– Ça pue le Mahorka, fit remarquer Reinke. Ils ne se doutent vraiment de rien.

– Les détachements d’assaut viennent de sortir, dit Walter. Bientôt à nous de jouer.

Les gars se relevèrent, curieux, les yeux rivés vers l’obscurité, mais toute tentative pour apercevoir quoi que ce soit était vaine. Les détachements d’assaut rampaient certainement le plus discrètement possible, attendant d’être au plus près des lignes russes pour attaquer à l’arme blanche : l’effet de surprise devait être total. Une fois les avant-postes adverses pris, le périmètre serait nettoyé au lance-flammes et les hommes continueraient l’assaut pour s’enfoncer dans le ventre de l’armée rouge : c’est alors qu’interviendrait la compagnie de l’*Obersturmführer* Grimm.

– Pas pressés, les gars, grogna le *Rottenführer* Batista en astiquant son MG42. Viens ici, gamin, dit-il à Böhmitz, son pourvoyeur, qui frémissait d’excitation.

– Préparez-vous, dit Walter. En position, groupes un, deux, trois.

– Ce qu’on va leur mettre, dit Reinke, à la tête du groupe un. Ah, voilà l’*Ober*.

Grimm et son adjoint, l’*Untersturmführer* Lange, longeaient la tranchée pour l’inspection de la troupe avant l’assaut.

– Tout va bien, Schwarz ?

– Prêt, *Herr Obersturmführer*.

– Bien. Apprêtez-vous à jaillir d’un moment à un autre. Ce sont eux qui donnent le signal, devant.

Schwarz observa Reinke les yeux brillants : cela faisait longtemps qu’il n’avait pas ressenti l’adrénaline que procure l’imminence d’une grande attaque. Depuis qu’il était dans la Waffen SS, c’était certainement l’opération la plus importante dans laquelle il se trouvait engagé. Les minutes s’égrenaient, longues, les hommes trépignaient d’impatience. Les trois groupes qui composaient la section de Walter étaient solidement armés : trois fusils-mitrailleurs MG42, six lance-flammes, neuf *Panzerfaust*, arme légère antichar, le reste de la troupe équipés de MP40 arrivés spécialement pour l’attaque, de grenades à manche et de quelques *Tellerminen*.

La nuit. Le calme. Les trombes d’eau. Et soudain, un halo de lumière éclaira le no man’s land, puis un autre et encore un autre : les sections de lance-flammes ouvraient le feu, aussitôt épaulées par les mitrailleuses, les pistolets-mitrailleurs et les grenades. Ils étaient peut-être à une centaine de mètres ou à plusieurs kilomètres ; dans la nuit, en cette plaine, la distance semblait abolie. Un hurra souleva la tranchée allemande. Les hommes élevèrent leurs armes. Des stukas mugirent au-dessus de leurs têtes, filant en rase-mottes vers l’endroit où le feu avait jailli. Des monticules de terre se soulevèrent sous les fracas de leurs projectiles. L’artillerie allemande se mit à pilonner les lignes russes ; le no man’s land était si étroit qu’une pluie de terre venait éclabousser les casques des grenadiers encore tapis dans la tranchée. À chaque secousse, une onde de choc se propageait sous leurs bottes. La voix de l’*Obersturmführer* Grimm s’éleva dans le vacarme :

– Compagnie !

L’exaltation qui étreignit Walter au moment où il bondit hors de la tranchée était le sentiment le plus intense qu’il avait jamais ressenti. Il y avait le noir, les halos qui illuminaient la plaine, l’explosion des obus devant lui et tout autour, le grondement de l’artillerie et la secousse du sol sous ses pieds. Il y avait la boue qui tentait d’emprisonner ses bottes, l’eau qui ruisselait sur son visage, le long de sa parka trempée, et qui tambourinait sur son casque. Il y avait le MP dans ses mains, prêt à arroser l’ennemi, et les camarades de tous côtés qui ressentaient le même sentiment d’extraordinaire. Il y avait l’épaisse fumée qui l’enveloppait et le prenait à la gorge, l’odeur de la poudre qui chatouillait ses narines, les hurlements des gars à ses côtés. Il y avait chaque bond qu’il faisait, qui le propulsait hors du marécage et le faisait avancer, toujours en avant – *en avant*. Et ce sentiment d’invulnérabilité, son corps en vie, en mouvement, dont il percevait toutes les sensations ; ses sens exacerbés, les lumières plus vives, les explosions plus fortes, la fumée plus âcre qui picotait chaque pore de sa peau, ses

narines, ses papilles. Ses cordes vocales vibrantes, sa gorge brûlante des cris qu'il hurlait dans le chaos.

Les gars plongèrent dans la tranchée russe que les camarades avaient prise quelques minutes plus tôt. Ils se faufilèrent à travers des boyaux étroits au pas de course, dégagés par un lance-flammes qui ouvrait la voie. Puis ils émergèrent de nouveau dans les ténèbres. Plusieurs stukas les dépassèrent et mirent cap à l'est pour déverser une pluie de bombes. La boue collait à la parka de Walter, à sa peau, à ses lèvres, que l'eau ne parvenait pas à laver entièrement. Leur objectif était là, devant eux : le village de Beresov, au nord duquel se trouvait une crête importante, protégé par un fossé antichar et une ligne de tranchées solidement gardée. L'artillerie russe, prise un instant au dépourvu, se mit à déverser des tonnes d'acier, qui s'écrasèrent à quelques mètres des positions où se trouvaient Walter et sa compagnie.

– Section, à plat ventre !

– *Scharführer* ! Repli dans la tranchée, entendit-il derrière lui.

– On attend le support de blindés, dit l'*Obersturmführer* Grimm. Tenez-vous prêts, les gars, ils peuvent arriver d'une minute à l'autre.

Le ciel était zébré par l'éclat des obus et par les fusées éclairantes, et à une ligne d'artillerie en répondait une autre, canons de 88 contre orgues de Staline. Les gars avaient les yeux rivés sur le feu d'artifice, leurs iris brillaient à chaque halo, seules taches claires dans leur visage mangé par la boue. Un projectile explosa devant eux, les recouvrant de terre grasse et les forçant à s'accroupir. Quelques secondes après, un second s'écrasa dans la tranchée à une dizaine de mètres de Walter : il sentit son corps soufflé par l'explosion, fit un bond d'un mètre et retomba lourdement sur un camarade qui avait chuté comme lui. Une fumée noire s'éleva avec une forte odeur de poudre et de chair carbonisée ; un jet de boue, de débris de métal, de bouillie de chair et de membres sanglants tomba en pluie du trou causé par l'explosion. Pendant un instant, Walter n'entendit plus rien et ses tympanes lui donnèrent l'impression qu'on enfonçait une aiguille brûlante de part et d'autre de son crâne avant que la voix de Reinke, près de lui, atténue cette sensation.

– Bordel de merde ! Ils sont où, ces putains de blindés ? On va tous se faire avoir dans ce trou à rats !

– J'ai deux blessés, cria quelqu'un à sa droite.

– On peut pas rester là, dit Walter. Il faut sortir, blindés ou non.

L'*Obersturmführer* Grimm était du même avis : il ordonna aux hommes d'évacuer la tranchée et d'avancer le plus vite possible. Walter n'avait pas fait deux pas hors du trou qu'il se sentit happé par la terre : ses bottes s'enfonçaient dans la boue jusqu'à mi-mollets, il devait faire un effort extrême pour avancer. Autour de lui, des corps noirs se soulevaient, démembrés comme des poupées de chiffon. Le souffle d'une explosion le projeta dans un cratère formé par un projectile et un éclat se ficha dans son épaule : il hurla et tomba accroupi. Deux gars le rejoignirent : l'*Unterscharführer* Mohr, qui commandait le groupe trois, et un de ses hommes, Linz, préposé au fusil-mitrailleur. Des balles sifflèrent au-dessus des casques : en face, les Russes avaient mis une mitrailleuse en batterie et canardaient le no man's land, prenant le relais de l'artillerie.

– Schwarz, dit Mohr, tu es blessé.

– C'est rien, je vais enlever ça. Linz, fais un trou pour le MG et envoie-en dans la gueule de ces enfoirés.

Walter cala son dos contre la pente que formait le trou et inspecta sa blessure à la lueur d'une lampe torche. À première vue, elle ne semblait pas très profonde ; si la douleur élançait son bras, elle n'était pas intenable. Tandis que Mohr prenait les commandes du MG, Linz comme pourvoyeur, le sous-officier entreprit d'extraire le bout de métal qui lui entaillait l'épaule gauche. Le projectile laissa un trou sombre d'où s'écoulait du sang noirâtre. Il arracha un morceau de sa chemise, attrapa sa flasque de schnaps, dont il fit sauter le bouchon avec les

dents, imbiba le tissu d'alcool, qu'il plaqua sur la plaie béante. L'agression noya ses yeux de larmes et il se mordit la lèvre. Il enroula la blessure dans un autre morceau de chemise et reboutonna sa parka. Alors seulement constata-t-il que Mohr ne tirait plus : il gisait à côté du MG défoncé, auquel Linz s'efforçait de faire cracher ses dernières balles. Un corps inerte fut projeté dans l'abri. Il était dans un tel état que Walter ne parvint à le reconnaître : éventré, les membres arrachés sur tout le côté gauche, la tête juvénile criblée de petits éclats d'obus, dont l'un enfonçait une orbite. À la lueur des explosions, tout ce que le sous-officier percevait nettement, c'était les deux éclairs cousus de fil d'argent sur son col.

– On peut pas rester ici, dit-il à Linz. En avant !

Voir la mort de deux SS, le sang précieux du Reich, avait sur Walter un effet stimulant : il voulait faire payer les Russes pour la vie gâchée de ses frères d'armes. Il ne se soucia pas de savoir si l'autre le suivait, jaillit hors de l'abri et parvint à une nouvelle ligne de défense désertée par les Russes.

– Schwarz ! dit Reinke. J'ai bien cru qu'on ne sortirait pas vivants de ce merdier.

Walter s'efforça de rassembler les restes de sa section, ce qui ne fut pas tâche aisée. À quelques mètres de lui, l'*Obersturmführer* Grimm pestait contre le renfort des blindés qui n'arrivait pas, debout à côté du radio, qui tentait d'établir une liaison avec l'arrière.

– Il va falloir traverser ce foutu fossé tout seuls, aucune nouvelle des panzers, certainement embourbés dans ce marécage. On va avancer le plus loin qu'on peut dans ce boyau, puis on sort à découvert.

– Donnez-moi un lance-flammes, dit Walter. Je dégage le passage.

La pluie qui ruisselait de l'avant de son casque réduisait fortement son champ de vision. Il avançait prudemment dans le bournier, lançant un jet de flammes çà et là. À un croisement, il faillit se faire surprendre : des Russes camouflés derrière des sacs de sable tentèrent d'arroser les SS du feu de leur mitrailleuse, mais sous les trombes d'eau l'arme s'était enrayée. Walter embrasa les corps d'un crachat de feu. Alors d'autres manteaux bruns s'élançèrent derrière le tas de mitrailleurs calcinés en gueulant « *Germanski, Germanski!* » Dans la pénombre, le sous-officier vit le canon d'un fusil briller, œil dans son œil – le coup ne vint pas. D'un geste rapide, il saisit sa baïonnette et la planta dans la forme brune. Toute arme automatique était inutilisable : autour de lui, les hommes se mouvaient en un corps à corps silencieux. Dans ces conditions, il était hasardeux de se servir du lance-flammes ; des Allemands auraient grillé avec les Russes.

– On va tous crever ici ! hurla Böhmitz. Si les renforts n'arrivent pas...

Un feu nourri s'abattit alors sur les lignes russes. Ce fut la panique. Des ordres furent donnés, certainement pas de repli, puisque des officiers furieux tiraient dans le dos de ceux qui fuyaient. Mais ils n'eurent guère de succès et Walter comprit pourquoi : les premiers canons automoteurs qui avaient contourné le fossé prenaient l'infanterie russe en tenaille, suivis par des chars Panther.

– En avant ! ordonna Grimm, et les grenadiers s'élançèrent dans son sillage.

Désormais, les panzers ouvraient la voie, escortés par les obusiers automoteurs. Walter fit un rapport des pertes à l'*Obersturmführer* Grimm : deux chefs de groupe étaient morts, plusieurs armes avaient été perdues et, parmi les soldats survivants, plusieurs étaient légèrement blessés. Les autres sections étaient privées de leurs chefs, et l'*Untersturmführer* Lange était porté disparu. Parmi les survivants, le moral était au beau fixe : les gars gueulaient à pleins poumons *SS marschert in Feindesland* ; Batista portait le MG42 sur son épaule de manière décontractée, et son pourvoyeur, Böhmitz, qui avait tout juste dix-huit ans, rythmait le chant de marche de « *Hei!* » enthousiastes. Le ciel était opaque, la lune inexistante.

– Grimm vient de me bombarder chef de section, fit Reinke à Walter. On est à égalité, vieux.

– Mes félicitations. Tu le mérites.

– Qu'est-ce que tu siffles ? Je ne reconnais pas l'air.

– C'est un vieux chant de chez moi. Alsacien.

Les grenadiers longeaient à présent des eaux noires et vaseuses, celles de la Vorskla. Ils avançaient à un bon rythme, ayant désorganisé les lignes russes. Depuis une demi-heure, côté allemand, les salves d'artilleries se succédaient sans discontinuer : la grande offensive avait commencé.

Il était huit heures moins le quart à la montre de Walter quand les SS aperçurent les premiers toits du bourg de Beresov. Une aube rougeoyante s'élevait au-dessus des silhouettes basses, ramassées, des isbas. Les hommes apprirent par leur chef de compagnie que les Russes protégeaient le village de l'intérieur ; ils devraient opérer une manœuvre de contournement afin de les prendre en tenaille. Grimm organisa une section de lance-flammes dirigée par Walter et deux sections de grenadiers portés par six fusils-mitrailleurs. Le plan était simple : les grenadiers s'élanceraient les premiers vers l'entrée nord du village ; ils seraient aussitôt couverts par les lance-flammes, qui prendraient le relais une fois à l'intérieur afin de nettoyer les rues d'éventuels soldats ou partisans.

– En position, cria Walter. Groupe deux, flanc gauche. Groupe trois, flanc droit. Groupe un, couverture arrière. En avant !

Les deux sections de grenadiers s'élancèrent, couvertes par les six MG42. La riposte russe ne se fit pas attendre, deux mitrailleuses se mirent à cracher leur feu, mais l'effet de surprise joua en faveur des SS.

– Armez grenades, hurla Reinke à la tête de la deuxième section. Feu !

Les grenades décrivirent des courbes et les fantassins se mirent à courir sous le feu des mitrailleuses. Après une première vague infructueuse mais qui avait sérieusement amoché les défenses russes, Reinke donna un assaut décisif : Walter prit le relais et s'élança, suivi de sa section, dans l'artère principale du village.

La terre battue de la route était devenue une boue épaisse. À première vue, la voie était déserte, mais Walter avait appris à se méfier du calme apparent des villages de l'Est.

– Groupe deux, trois, en couverture, gauche et droite. Repérez les tireurs embusqués. Groupe un, avec moi.

Son intuition fut bonne : un salve de flammes et le crépitements d'un pistolet-mitrailleur délogèrent quelques tireurs de leurs toits, qui s'écrasèrent mollement sur le sol boueux. L'inspection était systématique : par groupes de trois, munis d'un lance-flammes et de deux MP, les SS pénétraient dans les isbas vides et enflammaient les habitations. Parfois, ils ouvraient le passage par un lancer de grenade. De toute évidence, le gros de la troupe avait fui, mais les Russes avaient laissé à leur bon souvenir quelques mines, qui causèrent plus de ravages que les tireurs embusqués, vite neutralisés. L'une d'elles souffla un camarade tout près de Walter, qui retomba quelques mètres plus loin, une jambe arrachée. Le gamin – il n'avait pas vingt ans – gisait par terre, hurlant, le visage crispé de douleur ; l'eau des larmes et de la pluie se mêlaient sur ses joues.

– T'en fais pas, Wegener, dit Walter en déchirant un bout de sa chemise pour faire un garrot au-dessus du membre déchiqueté, les secours vont arriver. Tiens bon.

– *Scharführer*, répétait le gamin en agrippant la vareuse du sous-officier, pour moi la guerre est finie, pas vraie ? La guerre est finie.

Et Walter lisait la détresse dans ses grands yeux pâles, celle d'une issue que le jeune aurait voulue autre. Il fit signe à un camarade de veiller sur le blessé en attendant les secours et s'élança à la suite de sa section dans les rues désertes de Beresov.

On l'appela d'une isba qui jouxtait la rue principale. Des camarades venaient de prendre des civils, cachés dans une cave grossièrement creusée. Il y avait là des vieux, des vieilles, des

hommes dans la force de l'âge, des femmes qui tenaient des marmots, des adolescents qui avaient l'âge de rejoindre les partisans. Ils étaient tous sales, dépenaillés. Les femmes, fichu sur la tête, observaient les soldats avec terreur ; les hommes les fixaient d'un air farouche ; les enfants roulaient de grands yeux étonnés, impressionnés par les bottes, les armes et les casques ; les vieux posaient sur eux un regard vitreux.

– Bien, dit Walter, ils vont pouvoir nous renseigner. Est-ce que quelqu'un parle allemand ? demanda-t-il à la horde hirsute que ses camarades avaient fait aligner contre un mur.

Personne ne lui répondit. Walter demanda à un des gars d'aller chercher Krüger, le traducteur de la compagnie, ainsi que l'*Obersturmführer* Grimm. Puis il alluma une cigarette et quitta l'isba. Le reste du bataillon les avait rejoints par l'autre côté du village et investissait la rue principale. Des camarades avaient fait des prisonniers, qui attendaient, assis contre le mur d'une habitation, que l'on statue sur leur sort. L'air inquiet, les Russes devinaient certainement ce qui les attendait. Walter aperçut Grimm et Krüger qui remontaient la rue à grands pas dans sa direction.

– Que se passe-t-il ? demanda l'officier à sa vue.

Walter lui expliqua la situation et pénétra à sa suite dans l'isba.

– Ils savent certainement où se cachent les partisans. Ils doivent forcément en connaître. Peut-être même que les jeunes en font partie.

– Nous allons bien voir.

Grimm dévisagea les civils et, de sa voix claire, les exhorta à parler ; à cette condition aucun mal ne leur serait fait. Krüger traduisit aussitôt. Seul le grondement lointain du front lui répondit. L'officier leur demanda d'être raisonnables et réitéra sa question. Pour toute réponse, l'un des adolescents cracha sur le sol entre ses bottes ; une mère poussa un cri. D'un geste sec, Grimm gifla le jeune, qui tomba à la renverse, et lui asséna un coup de pied en plein visage. Un filet de sang coula du coin de sa bouche, mais le gamin fixait l'officier avec des yeux brillants de haine. Deux femmes étouffèrent un sanglot. L'*Obersturmführer* sortit un paquet de cigarettes et en alluma une tranquillement, puis il saisit son arme. D'un geste rapide, il arracha un enfant à sa mère – une fille qui devait avoir près de six ans –, l'attira à lui, plaça le canon de son Luger contre sa tempe. Cette fois, les mères laissèrent éclater leurs sanglots et tombèrent à genoux, tandis que les hommes fixaient les SS avec le plus grand mépris dont ils étaient capables.

– Je n'hésiterai pas, dit l'officier de sa même voix calme, impassible, cigarette au coin des lèvres.

Walter observait son chef de compagnie, sa posture droite et son air décidé. Malgré la rudesse des combats, la fatigue des derniers jours et la mort qui l'avait de nombreuses fois frôlé, Grimm gardait la distinction des gens bien nés. Il portait la casquette en biais, sur la droite, comme pour une photographie en grande tenue. C'était un homme beau, aux traits gracieux, qui contrastait d'autant plus avec les civils pouilleux et édentés qui lui faisaient face ; un officier juste avec ses hommes, comme le voulaient les valeurs de la Waffen SS, et empreint de la détermination des gens sûrs d'eux. Quoi qu'il advienne, Grimm tiendrait parole : si les civils se décidaient à parler, rien ne leur serait fait ; s'ils s'obstinaient dans leur silence, l'enfant serait exécutée et l'ensemble de la famille après elle. Dans le combat des races, avait dit le Führer, les Slaves ne méritaient pas de vivre : c'était bien par grandeur d'âme que l'officier proposait aux prisonniers de s'en tirer avec la vie sauve. Les femmes poussèrent des cris, les hommes se mirent à hurler à leur encontre comme pour les faire taire, les vieux n'eurent aucune réaction, les adolescents éruçtèrent des mots qui sonnaient, aux oreilles de Walter, comme des insultes. Grimm observa Krüger, qui ne sut que lui dire. L'officier tira en l'air pour imposer le silence et déclara qu'il comptait jusqu'à trois. Au « un », les civils se remirent à s'agiter et à s'invectiver de manière inaudible. Walter jeta au sol le mégot de sa cigarette. « Deux. » La mère tenta de se jeter sur l'officier et de lui arracher son enfant, mais

un camarade intervint. Grimm laissa durer la seconde, comme pour faire comprendre aux civils que la décision finale leur appartenait. « Trois. » Le claquement du coup de feu résonna au même moment que le cri de la mère, et la gamine s'affaissa, le crâne éclaté.

– On n'en tirera rien, dit Grimm en se tournant vers Walter. Je vous les laisse.

Walter forma un peloton. Les civils s'effondrèrent dans la rafale des pistolets-mitrailleurs, après quoi l'isba fut entièrement brûlée au lance-flammes. Seule une adolescente fut laissée en vie pour l'amusement de la troupe.

Walter trouva les restes de sa compagnie au centre du village. Les blindés étaient éparpillés le long de la voie principale et les unités survivantes du bataillon postées dans toutes les artères du bourg. Reinke, Batista, son pourvoyeur Böhmitz, un Sudète du nom de Wachs et le petit Sandmann, à l'abri de la pluie dans une isba épargnée par les combats, jouaient tranquillement aux cartes autour d'une table de bois grossièrement taillée.

– Schwarz ! dit Reinke en l'apercevant en train d'entrer. Viens donc t'asseoir avec nous. Paraît que vous avez chopé des civils ? Tiens, Batista a trouvé de la vodka dans un coin, elle tombe à point nommé, pas vrai ?

Walter acquiesça mollement mais ne s'installa pas avec eux : attrapant la bouteille que Reinke lui tendait, il alla à la fenêtre, d'où il observa les mouvements de troupes dans la rue principale. Le soleil était entièrement levé à présent, bien qu'il se camouflât derrière d'épais nuages. Le répit des grenadiers fut de courte durée : un sous-off, l'*Unterscharführer* Wessel – qui se prétendait un cousin du célèbre SA Horst Wessel –, vint les avertir de leur départ imminent.

C'est seulement en sortant de l'isba, et alors que l'*Obersturmführer* Grimm réunissait sa compagnie sur la place centrale, que Walter se rendit compte combien il était fatigué : il avait passé une nuit de veille, quelques heures de tension pendant l'attaque, et sa blessure, dont il n'avait pensé à changer le pansement de fortune, l'avait affaibli. L'ensemble de la compagnie partageait son épuisement. Mais il était à peine dix heures et l'objectif final de la journée, une crête au nord de Beresov, n'avait pas encore été atteint. Après avoir rassemblé leurs affaires et s'être assurés que le village avait été entièrement nettoyé, les grenadiers se remirent en route dans le sillage des blindés, laissant derrière eux les ruines fumantes de Beresov.